



MM Guy et Francis LUCAS

Retraités
Port du Migron – Frossay

« Cette rue n'est pas très connue des gens du Migron. Quand on la prend, on imagine assez bien où elle mène... Au bout c'était la Loire. L'eau arrivait autrefois jusqu'à là ».

Guy et Francis Lucas, deux amis, sont issus d'une famille d'exploitants agricoles : « quand on était jeune, on a travaillé sur l'exploitation familiale ». Mais « nos exploitations n'étaient pas suffisamment grandes pour faire vivre une famille, donc nous sommes partis travailler à l'extérieur tout en continuant à exploiter un peu de terre ». Passionnés par l'histoire de Frossay, ils ne négligent aucun indice leur permettant de mieux comprendre l'évolution de ce territoire et les activités qui l'ont façonné.

De la commune de Frossay, nos interlocuteurs, dont le récit se fait à deux voix, en connaissent l'histoire, une histoire qui s'incarne dans les lieux qui leur sont familiers : « en l'an 1000-1100, il y avait un seigneur du Migron qui s'appelait Frédúr. C'est son fils qui donne le monastère de Frossay, à l'abbaye Saint-Sauveur-de-Redon. C'est là que se situait le premier bourg de Frossay avant que les Normands viennent envahir les rives de la Loire ». Quant au « système d'exploitation de terre, il s'est structuré davantage vers l'an 1100 avec l'arrivée des moines de Buzay ». Avec eux, le « système hydraulique s'est développé. Les travaux entrepris par ces derniers vont marquer l'histoire des aménagements des marais. Ils vont exploiter les terres marécageuses, les valorisant pour l'élevage ». Cependant, à Frossay, les céréales étaient également cultivées, ce qui a suscité des activités de transformation : « il y avait des moulins ». La vigne occupait aussi une place importante « puisque à la Révolution les trois-quarts de la commune étaient plantés en vigne. À la Révolution, les communes ont changé de nom, Frossay s'est appelée : Mont-Vineux. Malheureusement, c'est un parasite, le phylloxéra qui a détruit la vigne. Les plants américains et l'implantation des hybrides sont venus. Le vignoble a complètement changé depuis ! ».

Autre élément constitutif du territoire, la construction du canal maritime de La Basse-Loire : « Le canal a été construit pour faire passer les voiliers compte tenu de la navigation difficile. Le canal servait non seulement à la navigation des navires de grand tonnage mais également aux exploitations agricoles. C'était un outil au service de la navigation maritime puis un système hydraulique important. Le canal a été construit entre 1882 et 1892. [...] Le canal fait 15,04 km de long, et il a représenté dix ans de travaux ! [...] Pour les gens du secteur, le canal a été une préoccupation importante. Les exploitations agricoles étaient coupées ainsi que l'accès aux îles, [...] plus moyen de surveiller leurs bêtes ». D'autre part, « il sépare du fleuve les marais et les prairies qui recevaient les eaux limoneuses par inondation, venant les fertiliser ». Mécontents, « les exploitants agricoles ont fait plusieurs pétitions. [...] En réponse, ils ont obtenu la création d'un pont tournant qui avait deux fonctions : laisser le passage aux voiliers et laisser le passage aux gens qui travaillaient sur les îles ». Puis le canal a perdu sa fonction d'origine, de nos jours : « Il sert à la pêche, aux agriculteurs et à écouler les eaux du lac de Grandlieu. Cela sert surtout aux maraîchers de Machecoul, et après aux agriculteurs un peu, et aux loisirs. Mais d'abord les maraîchers ! Si l'union des marais a acheté ce canal-là à une époque, c'était justement pour les maraîchers de Machecoul. ». Le canal a contribué également à régulariser le débit du fleuve, les inondations : « Cela arrivait avant la construction du canal... La Loire débordait et inondait à son passage les prairies et les îles. Les grandes inondations avaient lieu après de fortes pluies ou en février, lorsque les grosses marées et pluies abondantes coïncidaient avec la fonte des neiges ».

À leurs connaissances historiques, s'ajoutent leurs souvenirs d'enfance. Ils témoignent que le port du Migron, ou plutôt de celui de La Roche, qui en a pris le relais, était « un port important au niveau agricole au nord du canal. Au pied du pont, il y avait en permanence une trentaine voire une quarantaine de bateaux, que ce soit des pêcheurs, que ce soit des toues... pour exploiter le foin, le roseau, le sable... Il y avait plein d'activités. C'était la même chose au Carnet et aux Champs-Neufs. Tout le long de la Loire, il y avait une activité agricole et de pêche importante ».

De ces usages anciens, ils en exposent certains en présentant l'île de la Maréchale : « c'est la seule île [...] sur l'estuaire de la Loire qui est entourée de digues. Les agriculteurs ont valorisé cette île-là en construisant une digue qui l'isolait des marées de la Loire ». Il fallait en effet que « l'eau de Loire ne rentre pas sur l'île car, tout compte fait, La Maréchale est plus basse que le niveau de la Loire ». L'île s'étend sur « un peu plus de 500 ha, de mémoire. Chaque propriété est d'une contenance d'une dizaine ou quinzaine d'hectares. Chacune disposait de sa propre écluse. L'hiver, cela permettait d'évacuer l'excédent d'eau. Après les foins, vers le mois de juillet, les gens faisaient entrer de l'eau douce et, une vingtaine de jours après, ils avaient du *regain* ou alors ils mettaient leurs vaches ou leurs bœufs à pâturer ». Sur l'île, « on utilisait des petites maisons pour faire un feu et y manger le midi. On allait dans la maison du voisin, on faisait du feu pour se réchauffer. Aux mortes saisons, on entretenait en permanence l'île, et en même temps, on pratiquait la chasse et la pêche (*biguenée*, l'épaule de mouton, carrelet, *fouine*...). On pêchait l'anguille, la crevette, la plie, l'alose... tout le poisson de Loire ! « En septembre, au moment de rouler les foins, on revenait avec des grands paniers de champignons ». Quant au foin, « une fois coupé, on le mettait en cosse, ensuite, on en faisait des mulons et après, des barges ». Puis, « les cosses étaient transportées à l'aide de *valises* soit dans les toues directement, soit pour en faire des mulons. [...] Tout le foin de La Maréchale était débarqué en toue à la cale de La Roche. Tout arrivait comme cela. Tout était pavé. Les places étaient chères. [...] Il fallait voir toutes les *gâches* de foin qui étaient là. Les gens n'avaient pas le temps. Il fallait mettre en gâche tout de suite et retourner chercher une autre *touée*. On appelait cela des *touées de foin*, c'était des toues remplies de foin (barges) ou de roseaux. On disait une touée de roseaux, une touée de foin. Tout à main d'homme ! ». Sur l'île, l'entretien du dispositif hydraulique exigeait beaucoup de travail : « on venait travailler-là et l'on jetait la vase sur la digue pour l'entretenir afin que l'eau de la Loire ne rentre pas à l'intérieur ». Entre les prairies, les douves faisaient l'objet de soins attentifs afin d'assurer que l'eau s'y écoule : « tous les hivers avec une pelle à douve, on descendait dans le fond et il fallait avoir un geste sec pour balancer la vase sur la digue pour l'entretenir. On était dans le bas. Ce n'est pas très bas mais, pour jeter, l'on avait au moins 3-4 m. La pelle à douve était longue et large mais il y avait 5 à 10 kg de boue. Il fallait jeter d'un coup sec de manière à ce que la vase se décolle. C'était comme si c'était une motte de beurre. On découpait, on faisait des tranches... Un coup à droite, un coup à gauche et on prenait par en-dessous. On a vite appris. On sortait des m³ par jour. Quand il fallait border les douves, je n'aimais pas cela ! ».

Le roseau était également exploité : « quand on faisait du roseau, on travaillait un peu dans la vase mais il n'y avait pas d'eau du tout. C'était du boulot. Pour moi, les couper n'était pas dur mais c'était de les porter ». Parfois, on les faisait sécher sur place mais on était alors à la merci de la pluie et de grandes marées : « Un jour d'orage, il a fallu sortir le roseau parce que la marée arrivait les jours d'après ».

Une autre activité était l'exploitation du sable : « on récupérait le sable de la Loire à l'aide des toues. [...] À marée basse, ils mettaient un jalon sur un banc de sable ; ils mouillaient la toue ; l'eau se retirait. Après, ils chargeaient [à la pelle] leur sable à marée basse sans trop charger pour que le bateau puisse décoller ». Puis on « déchargeait après sur la cale ».

Les toues étaient omniprésentes « pour transporter le foin, le roseau qui était en abondance, le sable, les bêtes, le matériel. C'était le moyen de transport ! [...] On mettait deux toues côte à côte et on transportait cela sur Nantes. On appelait cela des toues en couple ».

Une promenade faite en compagnie de Guy et Francis Lucas révèle leur connaissance intime du territoire que nous illustrerons par quelques exemples : « Vous voyez le panneau à gauche, de l'autre côté, là, quand les bateaux arrivaient à cette hauteur-là, il fallait qu'ils sonnent la cloche pour que la personne qui était au pont tournant puisse l'ouvrir. Ou encore : « ici, à l'endroit où il y a les peupliers, derrière, il y avait une usine électrique qui fournissait du courant bien sûr. Le bourg de Frossay et le Migron ont été les premiers équipés en électricité, avant la guerre 14-18 ! Vous vous rendez compte ! Il n'y en a pas beaucoup qui le savent ! ». Et enfin : « à une époque, l'industrie chimique de Paimbœuf qui s'appelait l'usine Kuhlmann s'alimentait en eau douce par ce bassin. Là, il y avait 3 pompes qui alimentaient en eau douce les usines de Paimboeuf. Il y a une tuyauterie souterraine sur plusieurs km qui rejoint Paimbœuf pour alimenter un bassin de 70 000 m³ qui était une réserve destinée à l'industrie chimique ».

Guy et Francis Lucas gardent la mémoire des travaux récents dont a été l'objet Frossay. À propos d'une route qui traverse une partie de l'île de la Maréchale, ces deux amis évoquent d'autres travaux et des conflits d'usage : « C'est une route qui a été faite par nous-mêmes. Elle n'existait pas. La première tranche a été faite en 1965. Elle a été faite sur une douve et on l'a appelée douve des deux Maréchales, Maréchale du sud et celle du nord. Dans les années 1960, elle ne servait plus. Elle était bouchée. Il y avait des arbres de chaque côté. Les cultivateurs, les propriétaires de terrains, on passait dans leur pré, on gênait les bêtes et l'on esquinait le terrain. Ils ont manifesté. Le premier a été Constant Avenard qui a dit qu'il allait boucher la douve ! Les pouvoirs publics ne voulaient pas. J'ai vu à l'époque, M. Bréhac, l'ingénieur des Ponts et Chaussées, à une réunion à Frossay : pas question de toucher à cette douve-là ! Les propriétaires aussi bien ceux du sud que du nord ont dit d'un commun accord : on cède notre terrain de chaque côté, quitte à perdre 3 à 4 m, mais nos bêtes ne seront pas dérangées ! Cela a peiné pour démarrer mais, l'année d'après, tout était fait. Je n'ai jamais été contre. De toute façon, on n'avait pas le choix parce que tu ne pouvais plus passer ».

Sur le barrage du Carnet, ils rapportent encore des projets récents concernant le territoire : « Là, vous avez, à droite, un bras qui existait autrefois qui rejoignait la Loire. Mais le bras sud part sur la gauche et rejoignait Paimbœuf. Cela a été bouché volontairement. On a dragué en Loire et on a bouché parce qu'on voulait créer à une époque une zone industrielle ». Et bien entendu, autre projet qui en son temps avait défrayé la chronique, celui de la construction d'une centrale nucléaire : « au départ, c'était au Pellerin. Du Pellerin, l'idée était de la faire à Rohars et de Rohars, c'est venu au Carnet. Visiblement, le site le plus approprié pour eux était Rohars ».

Cette connaissance intime du territoire leur permet de se prononcer sur l'importance de l'envasement : « cela fait sûrement 60 ans de cela ! » Sur la rive nord du canal, à la hauteur de la Roche, « on comptait, je pense, 28 ou 30 marches à descendre pour aller rechercher les bateaux, soit la valeur de 3 m-3,50 m... La vase est rendue à niveau. Cela s'est bouché à une vitesse, ce n'est pas pensable ! C'est inimaginable. Nous qui l'avons connu, on a de la peine à réaliser ce qui a pu se passer ». Des anecdotes personnelles viennent confirmer le propos : « J'avais une petite plate et avec un copain, on venait à la pêche aux civelles, on a arrêté de pêcher dans les années 1975 ; on ne pouvait plus aller à l'eau parce que tout s'est bouché ». Et encore, « une année, je devais avoir 16-17 ans, on coupait des roseaux au bout du pont ; un orage était venu subitement et je me souviens avec le père Joseph Aubinet et tous les coupeurs... on était debout en dessous du pont. Regardez, aujourd'hui, si vous y tenez debout ! ». Autre indication : « je me souviens, étant gamin, lorsqu'on partait à l'école, les puits étaient encore existants et cela a été bouché après la guerre 39-45 ». Ailleurs encore, ils constatent que l'eau a cédé la place aux prairies : « tout cela n'était que de l'eau. Là, on pêchait des tonnes de poisson ».

L'île de La Maréchale révèle d'autres évolutions. Son exploitation « a duré jusque dans les années 1970-80 ». La salinité de la Loire, qui a augmenté, et l'envasement des douves, ont mis en cause cette exploitation : « en 1976, on a eu une année sèche. C'est là qu'on s'est aperçu que l'eau salée remontait de plus en plus loin. On a perdu une vingtaine de bêtes sur cette île. On a appris que l'eau était de plus en plus salée et que cela était nocif pour l'alimentation des bêtes ». Un autre souci a été celui de l'envasement des douves intérieures : « Les gens étaient obligés de doubler le travail

d'entretien. On a même vu passer des pierres par-dessus les digues. Cela était dû à la vitesse des bateaux et au courant prononcé de la Loire. Le chenal étant creusé d'une manière exagérée, il fallait sauver le port de Nantes ». Et puis « dans les années 1980, le département de Loire-Atlantique, en raison du creusement de la Loire mais aussi d'un projet d'industrialisation, s'est porté acquéreur des terrains dont les gens désiraient se séparer. Le Conservatoire du littoral a pris le relais. Désormais, pratiquement toute l'île appartient au Conservatoire du littoral ».

Avec la fin des activités agricoles, les dispositifs hydrauliques, faute d'entretien, se dégradent et disparaissent : « l'île de La Maréchale, autrefois entourée d'une digue, est aujourd'hui vouée aux marées. La digue ayant lâché, il y a une quinzaine d'années, désormais l'eau rentre et sort facilement. Elle s'envase. Qu'est-ce qu'elle deviendra d'ici à 15-20 ans ? Je n'en sais rien ! ». Au cours de la promenade, cet abandon est encore illustré par cette recherche d'une ancienne écluse : « il y avait une écluse dans les ronces, dans le trou. On la voit ! Elle a été abîmée ».

Guy et Francis Lucas, qui évoquent des pêches mémorables – « avec un ami, ici, là où il y a les bêtes en face, on a pêché pendant peut-être une demi-heure et l'on avait 50 anguilles chacun » –, se désolent de l'appauvrissement en poisson de l'estuaire, phénomène que l'un d'eux explique par une remarque adressée à l'autre : « regarde le courant ! Comment veux-tu que le poisson tienne en Loire ? Il ne peut pas frayer ! ».

Pour ces deux hommes, qui ont travaillé dans l'industrie, une autre évolution est remarquable : « ce qui me désole [dit son ami] dans cette partie sud de l'estuaire de la Loire, c'est de constater qu'autrefois il y avait une partie industrielle à Paimbœuf avec beaucoup d'activités qui ont fermé ».

C'est un monde qui s'éteint. Un monde menacé par de nouveaux dangers : « Regardez le ragondin qui nage ! Cela fait des dégâts ». Un sentiment de désarroi pointe alors : « Nous n'avons plus trop envie d'expliquer parce que cela a tellement changé ».

Cette connaissance des lieux, cette mémoire des faits et des gens, la conscience de vivre dans un monde en profonde transformation et dont les traces de l'ancienne mise en valeur disparaissent rapidement, leur font dire : « On a une richesse au niveau flore, un patrimoine auquel personne ne se préoccupe. Récemment, un chemin a été ouvert pour pouvoir se promener. C'est bien joli de se promener mais encore faudrait-il que ce soit une pédagogie. Il faut faire découvrir aux gens le patrimoine culturel et naturel de cette commune. Proposer des randonnées éducatives. Entre Saint-Brévin-les-Pins et Nantes, il n'y a aucun lieu, aucun musée qui rappelle cette vie estuarienne. Il n'y a même pas un restaurant qui propose des produits de Loire ! ». Guy et Francis Lucas sont conscients de l'ampleur du défi : « Il y a quand même 15, 64 km de canal à valoriser auprès des gens de Nantes et de Saint-Nazaire. Il y a un patrimoine à mettre en valeur ! ».

G. et F. Lucas, conscients de mener un combat qui engage leur identité – « Pour nous, cela n'a pas la même signification que pour vous. On a trop vécu là-dessus » – refusent de céder au pessimisme : l'un d'eux déclare : « Comment voulez-vous que je m'ennuie ? J'ai encore plein de choses à faire, rien que pour le Migron ! ».



L'ancienne chaussée du Migron. (cliché B. Cort Arce, ESTUARIUM, septembre 2005)



La pile de l'ancien pont tournant. (cliché B. Cort Arce, ESTUARIUM, septembre 2005)



Rue du Quai au Migron. (cliché B. Cort Arce, ESTUARIUM, septembre 2005)



Faucille à roseaux et pelle à douve. (cliché B. Cort Arce, ESTUARIUM, septembre 2005)



Le « Gabon » de la Maréchale. Vue sur une douve.
(cliché B. Cort Arce, ESTUARIUM, septembre 2005)



Vue sur Cordemais de l'île de la cale des Carris. (cliché B. Cort Arce, ESTUARIUM, septembre 2005)